

Le plan	<p>Pour comprendre</p> <p>Le positivisme « Dieu est mort » Et alors ?</p>
	<p>Pour débattre</p> <p>Avec la religion Sans les institutions religieuses</p>



Question 1

Pourquoi le sentiment religieux persiste-t-il ?

La situation est, de nos jours, paradoxale : les États et les sociétés sortent de plus en plus du religieux tandis que les religions redeviennent visibles. La pratique s'écroule et la scène médiatique en est pleine. Dans le même temps, la réduction de la place de la religion dans les sociétés modernes est manifeste quand persistent, indéracinables, les croyances religieuses dans ces sociétés supposées les plus désenchantées.

Pour comprendre

Le positivisme

Le polytechnicien Auguste Comte (1789-1857) annonce la loi des trois états successifs par lesquels passent les sociétés : « L'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, enfin l'état scientifique ou positiviste » (*Cours de philosophie*).

1. Toutes les connaissances, toutes nos grandes conceptions commencent par « l'état théologique fictif où tout s'explique par l'action d'êtres surnaturels ». Cet état théologique se décompose lui-même en trois stades qui se succèdent : le fétichisme ou animisme où les objets sont personnalisés, le polythéisme où les êtres divins agissent et le monothéisme où tout procède d'un dieu unique.
2. Après l'état théologique survient l'état métaphysique où tout s'explique par des entités abstraites voire occultes (les âmes, les essences, les forces, les principes). L'Absolu a été le point commun entre la théologie et la métaphysique. La Révolution est l'aboutissement de l'état métaphysique, avec la guerre pour corollaire. « L'esprit métaphysique, raisonnement et critique, est excellent pour détruire, toujours impuissant à fonder. » La réforme protestante en est une illustration : elle va disloquer la chrétienté sans réussir aucune reconstruction notable à ses yeux. Cet effort

doit être considéré comme une longue insurrection de l'esprit contre le cœur. Les philosophes du XVIII^e siècle, qui font triompher la raison abstraite, se moquent des religions, pour elles un amas de superstitions arbitraires et ridicules.

3. Enfin, l'intelligence accède à « l'état scientifique (ou positif) où les faits observés débouchent sur des lois », le positivisme.

Autre grande figure du positivisme : Ernest Renan (1823-1892), brillant et érudit, major de l'agrégation de philosophie, membre de l'Institut à 30 ans, titulaire de la chaire d'hébreu au Collège de France à 39 ans, élu académicien en 1878, maîtrisant l'arabe, le sanscrit. Il substitue à sa foi perdue la croyance en la science. Lucide, il affirme l'importance de la religion comme facteur de stabilité sociale : « Quand je suis à la ville, je me moque de celui qui va à la messe ; mais quand je suis à la campagne, je me moque au contraire de celui qui n'y va pas. » Mais il la critique comme système de pensée ! « Un jour viendra où l'humanité ne croira plus mais où elle saura le monde métaphysique et moral. La science peut enseigner aux hommes les réponses aux questions posées par la religion, le mot de sa destinée et le moyen d'atteindre sa fin » (*L'avenir de la science*).

« Comment nommer les extraordinaires constructions intellectuelles que sont les œuvres de Darwin, de Marx et de Freud ? Je propose alors de nommer ces trois tentatives géniales des dispositifs de pensée » qui participent à « l'histoire de l'émancipation de l'humanité. À partir de Darwin, le mouvement de la vie et l'existence de l'espèce humaine, irréversiblement séparés de toute transcendance religieuse, sont rendus à l'immanence de leurs lois propres. À partir de Marx, l'histoire des groupes humains est soustraite à l'opacité de la providence. À partir de Freud, on comprend qu'il n'y a pas d'âme, dont la formation serait toujours moralisante » (Alain Badiou, *Le Monde*, mai 2010).

« Dieu est mort »

C'est le cri provocant de Friedrich Nietzsche (1844-1900). Toutefois, « Nietzsche n'est pas l'inventeur de la sinistre expression "la mort de dieu" ; il la reprend d'un précurseur à la plume particulièrement acide, Henri Heine (1797-1856). Celui-ci l'utilise de manière sarcastique dans un article paru en 1834 dans la *Revue des deux Mondes* et consacré à la *Critique de la Raison Pure* d'Emmanuel Kant (1724-1804). Heine y félicite le philosophe de Königsberg d'avoir pourfendu "le dieu des déistes : N'entendez-vous pas résonner la clochette ? À genoux ! On porte les sacrements à un dieu qui se meurt !" » (père Joseph-Marie Verlinde, professeur à l'Université catholique de Lyon).

Se sentant coupables, les hommes ont fabriqué des mondes imaginaires pour se tourmenter toujours davantage en pensant se délivrer. Le peuple juif, dominé, crée une morale du ressentiment. Il invente, selon Nietzsche, le concept de prêtre. D'autres civilisations ont pensé en termes de dette à l'égard d'une transcendance. L'idée d'alliance chez le peuple juif crée une dette éternelle envers le Créateur. Au lieu d'inciter à s'accepter, la morale juive élabore une attitude du refus de soi qui se cristallise par ce Dieu qui dicte à un peuple qui se soumet. Le christianisme amplifie cette tendance

en transformant le Dieu terrible de l'Ancien testament en un Dieu amour, émoullent, et en se focalisant sur l'aspect irrémédiable du péché originel. Le faible est exalté et l'homme est un éternel coupable en train de se mortifier, l'archétype étant Pascal. Bien évidemment, l'État au service des forts a exploité cette mauvaise conscience, mais les maîtres aussi ont été gangrenés. La démocratie et le mélange des classes et des races qui en découle ont fini de précipiter la décadence. « Qu'est-ce qui est bon ? Tout ce qui exalte le sentiment de puissance, la puissance même. Qu'est-ce qui est mauvais ? Tout ce qui vient de la faiblesse » (*L'Antéchrist*). La dépréciation de la vie remonte loin pour lui : à Socrate qui se suicide, au Christ « qui propose un gibet en guise d'espérance. Où est Dieu ? Nous l'avons tué. » Conséquences de cette inexistence : l'homme se doit d'être à la hauteur de la divinité imaginée, et même de se détourner de toutes ces obligations/perfections portées par le sentiment religieux. L'homme de foi, faible, a inventé le péché, aveu de faiblesse devant son incapacité à être bon. Le chrétien usurpe le Christ. « Créer un être supérieur à nous-mêmes, c'est là notre nature. Créer par-delà nous. » Ce Dieu inventé nous rassurait avec ses idéaux ascétiques qui nous dispensaient de la confrontation avec la vraie vie. Il était appelé à mourir, ce Dieu-identité si proche de nous, car il ne pouvait faire face aux lois de la vie, prenant ses racines dans nos aveux de faiblesse. Ce Dieu qui correspondait à nos désirs doit faire place à notre volonté. Nous ne sommes plus des esclaves car nous avons tué Dieu. Il ne faut surtout pas retomber dans une culpabilité, cela exige de « tuer l'ombre de Dieu ». Donner un sens à la vie empêche de vivre. « Il faudrait que l'existence soit autre chose que la remise à plus tard de l'existence » dit l'écrivain Georges Bataille. Les choses dépendent de nous : « Nous sommes embarqués. » Consentir, c'est transformer le hasard en nécessité non providentielle. Pas de but donc pas de hasard, parce que le hasard suppose le but. Il faut rire de cette contingence, Nietzsche est hors la foi.

S'il annonce la mort de Dieu, c'est celle du dieu moral, celui de la métaphysique en place depuis Kant, celui de l'impératif moral : l'océan du divin subsiste et Nietzsche va mourir à lui-même de l'avoir approché. « L'état le plus haut qu'un philosophe puisse atteindre : *amor fati* » c'est-à-dire l'amour du destin où l'on retrouve l'innocence du devenir contre l'illusoire de l'éternité. « Les valeurs supérieures se déprécient, les fins manquent ; il n'est pas de réponse à cette question : à quoi bon ? » C'est le temps du nihilisme : « L'homme a perdu la foi dans sa propre valeur dès qu'à travers lui n'agit plus une totalité d'une valeur infinie » c'est-à-dire Dieu. Ainsi, la mort de Dieu ouvre sur l'attitude du nihiliste qui dévalorise les plus hautes valeurs, qui pense que la vie ne vaut pas d'être vécue faute du sens que l'homme trouvait dans le concept de fin, d'unité ou de vérité. Nietzsche a mesuré l'ampleur et la profondeur du nihilisme.

Et alors ?

L'athée Jean-Paul Sartre constate pourtant que « nous sommes tous catholiques » (*L'Être et le Néant*). Et le savant d'ajouter : « Il n'y a pas d'exemple de groupes humains sans religion » (Jean-Pierre Vernant, historien).

« Le physicien danois Niels Bohr a été visité par un ami dans sa datcha. Mais celui-ci hésitait à passer la porte de sa maison à cause d'un fer de cheval qui y était cloué – une superstition pour empêcher les mauvais esprits d'entrer. Et l'ami dit à Bohr : “Tu es un scientifique de premier rang, alors comment peux-tu croire à ses superstitions populaires ?” “Je n'y crois pas !”, répondit Niels Bohr. “Mais pourquoi laisses-tu donc ce fer à cheval, alors”, insista l'ami. Et Niels Bohr eut cette très belle réponse : “Quelqu'un m'a dit que ça fonctionne, même si on n'y croit pas !” Ce serait une assez bonne image de notre idéologie actuelle » (Slavoj Žižek, philosophe et psychanalyste slovène contemporain).

C'est en Europe que l'on constate « l'absorption des ressources symboliques de la religion dans la culture contemporaine de l'individu. La religion n'a pas disparu pour autant. Elle subsiste comme option personnelle et modalité d'identification individuelle » (Danièle Hervieu-Léger, *La démocratie providentielle, temps de l'ultra-sécularisation*, *Revue européenne des sciences sociales*).

Pour débattre

La privatisation du religieux exprime certes le refus d'une régulation autoritaire de type institutionnel, mais non l'abandon d'une recherche de communication et de confirmation du croire. Il est tout aussi difficile aujourd'hui qu'hier de croire tout seul.

Avec la religion

« Les cinquante dernières années ont été le témoin, par bien des aspects, de la vitalité des mouvements religieux : que l'on pense au rôle de la religion dans la fin du communisme soviétique, à l'extension massive des sectes et de mouvements spirituels, à la montée de l'islam » (Luis Fernando Munera, revue *Projet*). Les hommes assemblés aspirent à partager un sentiment transcendantal. « La question est désormais celle du lien social au sein d'une trop grande société ; et je crois que l'héritage des prétendues religions est important, parce qu'elles sont les premières tentatives de synthèses métanationales et méta-ethniques » (Peter Sloterdijk, philosophe allemand contemporain). « Faire disparaître le besoin de Dieu exigerait un bouleversement qui ressemblerait à une mutation de l'espèce » (Peter Berger, *Le ré-enchantement du monde*). Toutefois, il faut se garder de tout angélisme et oublier l'histoire : « Il faut accepter une idée oubliée et terriblement juste : que cela nous plaise ou non, toutes les religions abrahamiques, juive, chrétienne et musulmane ont intrinsèquement dans leur corpus théologique la notion de guerre pour Dieu¹ » (Didier Chauvet, *Ébauche de réflexion sur le Djihadisme*). C'est aussi une explication à la persistance du religieux.

1. « Ils firent donc la guerre contre Madian, comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse, et ils tuèrent tous les mâles. Et les enfants d'Israël emmenèrent prisonnières les femmes de Madian et leurs petits

Sans les institutions religieuses

« La logique objective de l'appartenance a laissé place à la logique subjective de l'identité : les sources religieuses sont considérées comme étant à la disposition des sujets pour constituer leur identité, sans sanction ni obligation. Toutes les reviviscences religieuses – évangélisme, nébuleuse mystico-ésotérique, bouddhisme, Nouvel Âge... – sont au service de la même instrumentalisation des ressources des traditions religieuses aux fins de développement du moi. La recherche du mieux-être individuel est le seul objectif » (Jean-Marie Donegani, revue *Projet*).

La religion « nourrit de moins en moins des identités collectives et ne fournit plus, en tout état de cause et dans aucun pays d'Europe occidentale, le cadre éthico-normatif de la vie des citoyens. Il en est demeuré, au-delà de la laïcisation des institutions et de l'émancipation religieuse des consciences, une imprégnation culturelle catholique qui a longtemps marqué en profondeur l'identité collective, y compris pour les plus irrégieux » (Danièle Hervieu-Léger, *La démocratie providentielle, temps de l'ultra-sécularisation*, *Revue européenne des sciences sociales*).

« Les expressions du religieux – les pratiques et les croyances – se caractérisent désormais par des "bricolages" étonnants. Ainsi les catholiques déclarés ne sont-ils que 10 % à croire en la résurrection des corps ; seuls 52 % d'entre eux pensent que Dieu existe. De même sont-ils une très faible minorité à voir dans le catholicisme l'unique vraie religion. Et sur certaines questions de société, telles que par exemple la contraception, les fidèles n'hésitent pas à s'affranchir des positions de leurs Églises » (dossier *La Documentation française*). « Les nouveaux slogans invitent chacun à se concentrer davantage sur sa vie, sa santé, son bien-être, son bonheur. Même l'amour est intégré au culte du soi. Le soi-disant "retour de dieu" n'est qu'apparent. Les doctrines de l'homme-dieu ont fait la preuve de leur caractère utopique » (père Verlinde).

enfants ; et ils pillèrent tout leur bétail, tous leurs troupeaux, et tous leurs biens. Et ils brûlèrent toutes leurs villes, avec leurs habitations, et tous leurs bourgs. Et ils prirent toutes les dépouilles, et tout le butin, en hommes et en bétail. Et Moïse s'irrita contre les capitaines de l'armée, les chefs de milliers, et les chefs de centaines qui revenaient de cette expédition guerrière. Et Moïse leur dit : Vous avez laissé la vie à toutes les femmes ? Voici, ce sont elles qui, d'après la parole de Balaam, ont donné occasion aux enfants d'Israël de commettre un crime contre l'Éternel dans l'affaire de Peor, ce qui attirera la plaie sur l'assemblée de l'Éternel. Maintenant donc tuez tout mâle parmi les petits enfants, et tuez toute femme qui aura eu compagnie d'homme. Mais laissez vivre, pour vous, toutes les jeunes filles qui n'ont point eu compagnie d'homme » (*Nombres*).

Le plan	Pour comprendre
	Hébraïque
	Israélite
	Judaïsme
	Sionisme
	Pour répondre
L'écrit	
L'oral	



Question 2

Le judaïsme, c'est quoi ?

Pour comprendre

L'histoire de ce peuple se marque dans les dénominations. Ce peuple qui avait fait de la royauté théocratique le signe de son alliance avec Dieu doit, avec la chute de Jérusalem en 70, changer pour survivre. Il connaissait en ces temps une floraison de sectes : esséniens, samaritains, alexandrins, sadducéens. Elles vont s'éteindre, à l'exception de celle des pharisiens, nobles laïcs qui forment une élite sûre de son rang. Ils vont maintenir le judaïsme par leur modernisme ; la survie est dans l'herméneutique¹. C'est un judaïsme de la synagogue, de la diaspora, fondé sur le texte et l'intériorité des commandements.

Hébraïque

Le peuple sémite, originaire de la Chaldée (au sud de la Mésopotamie) devient hébraïque (hébreu, celui qui a passé) avec Abraham qui franchit l'Euphrate en 1800 av. J.-C. selon la Bible.

Israélite

On passe d'hébraïque à israélite avec Jacob, fils d'Isaac, appelé Israël après sa lutte avec Dieu. Il s'établit avec son peuple en Égypte, vers 1700 av. J.-C. pour les historiens – 1250 selon la Bible, où ils sont réduits en esclavage. Après la sortie d'Égypte et l'établissement en Palestine, les douze tribus finissent par s'unir sous l'autorité du roi David (1 000 av. J.-C.). Il prend Jérusalem pour capitale. Son fils Salomon qui lui succède bâtit le temple de Jérusalem pour établir le culte.

1. Herméneutique : l'art de l'interprétation du texte biblique d'abord, et par extension de tout texte qui l'exige (du nom du dieu grec Hermès, messenger des dieux et interprète de leurs ordres).

Judaïsme

Il naît avec la défaite face aux Chaldéens, en 587 av. J.-C., qui entraîne la perte des tables de la Loi reçues de Dieu par Moïse, la destruction du temple de Salomon et la déportation à Babylone : il n'y a plus d'attente historique du Messie. Le roi de Perse Cyrus renvoie le peuple juif en Palestine en 539 av. J.-C. L'engloutissement du royaume juif par Rome (162 av. J.-C.) et la destruction du deuxième temple par l'empereur Titus (70) sonnent le début de l'exil. L'immense temple du Mont Sion était le symbole de la conscience nationale des Juifs. Avec sa destruction, les sacrifices ne sont plus possibles faute d'autel. La chute de Jérusalem en 70 enlève son identité au peuple juif : il n'a plus de terre, donc plus d'État ni d'autels. L'exil est vécu tant comme un arrachement que comme une promesse de retour. Il reste un mode de vie ancré dans les règles de la Tora.

Sionisme

C'est une idéologie politique qui veut regrouper le peuple juif au sein d'un même État. Il s'enracine dans une promesse divine du retour.

Le philosophe allemand et juif Moïse Mendelssohn (1729-1786) illustre la voie étroite des intellectuels pendant l'Europe des Lumières. Il aspire à sortir du ghetto par une ouverture à la modernité car il n'existe pas de contradiction entre les devoirs civiques et les devoirs religieux. Pour lui, l'institution religieuse n'a pas à s'immiscer dans les affaires civiles et n'a aucun pouvoir sur les citoyens ; elle veille à l'observance de la loi cérémonielle et inspire la vertu par l'éducation. De même, l'État ne doit favoriser ou discréditer aucune religion. Ces principes se rassemblent dans le mouvement de la *Haskala* (qui veut dire raison, intellect, discernement, culture), le mouvement des Lumières juives. Comme il souhaite apprendre l'allemand à la communauté et qu'il appelle les juifs à s'intégrer dans la vie civile de la nation, il est considéré comme un partisan de la perte de l'identité spécifique et des traditions, alors qu'il refuse de remplacer la langue hébraïque des anciens par l'allemand. Le conservatisme religieux n'accepte pas ce qu'il considère comme une rupture de l'unité entre le peuple et la Tora. Paradoxe, la *Haskala* pousse à l'assimilation à l'Ouest de l'Europe et au sionisme à l'Est, en raison des pogroms qui se multiplient à partir de 1881.

Theodor Herzl séjourne à Paris (1891-1895) et constate la force de l'antisémitisme dans la France républicaine lors de l'affaire Dreyfus. Cela le conduit à écrire *L'État des Juifs. Tentative de solution moderne à la question juive* (1896), un manifeste qui ancre l'idée sioniste présente depuis le début du XIX^e. La question juive ne peut être résolue dans toutes ses dimensions que par la création d'un État. C'était un espoir, cela devient un refuge devant l'antisémitisme. La moitié des juifs du monde, soit cinq millions, vivent en Russie lorsque déferlent les pogroms¹ de 1881. De 1881 à 1904, dix mille éclaireurs émigrent en Palestine. L'Organisation sioniste et l'Agence juive sont créées sous l'im-

1. Mouvement populaire antisémite, encouragé par les autorités et accompagné de pillages et de massacres.

pulsion du charismatique Herzl pour organiser l'implantation. En 1914, cinquante-cinq mille juifs sont présents, organisés autour de l'idéal du travail de défrichement et de mise en valeur des terres achetées, préfiguration des kibboutz. C'est d'abord avec le sultan turc qu'il faut négocier les installations. Puis avec la Grande-Bretagne : la déclaration Balfour de 1917 permet la création d'un Foyer national juif en Palestine sous mandat de la Société des Nations. Les émeutes arabes, qui rejettent cette « invasion sioniste », poussent les Anglais à de grandes précautions.

Jusqu'en 1945, l'idéal sioniste reste minoritaire dans les communautés juives. L'opposition est de quatre sortes : marxiste qui espère en la révolution mondiale, libérale car l'intégration moderne paraît réussie dans les sociétés d'accueil, réformatrice qui rejette le communautarisme juif et s'en tient à une idée confessionnelle, religieuse car le sionisme pousse l'homme nouveau juif à prendre en main son destin pour construire cet État juif, ce qui va à l'encontre de la lettre des textes sacrés. Le courant intégriste religieux, qui n'attend cette délivrance que d'un Messie miraculeux, rejette l'activisme politique pour le retour et dénonce violemment l'État d'Israël.

Aucun des fondateurs du sionisme n'est un juif pratiquant, Herzl en premier ; balayer le passé, donc la tradition religieuse, est un de leurs objectifs. Les grands intellectuels israéliens en sont toujours là (comme Amos Oz, écrivain nobélisable, icône de l'intelligentsia israélienne de gauche).

En 1948 l'ONU propose un plan de partage de la Palestine permettant la création de l'État d'Israël qui devient un point fixe, un repère ontologique dans un monde sécularisé. Réussite politique mais demi-succès idéologique : seulement un quart des juifs réside en Israël et l'idéal des kibboutz est bien dépassé.

Pour répondre

L'écrit

La datation des écrits bibliques est très incertaine avec des écarts vertigineux : du X^e siècle av. J.-C. aux IV^e-III^e siècles. Leur naissance a sûrement eu lieu pendant la paix perse du VIII^e siècle av. J.-C. L'écriture n'est pas séquentielle : la *Genèse*, début de la Bible, semble avoir été écrite en dernier. Le judaïsme passe de la monolâtrie (un seul dieu pour l'Alliance mais d'autres existent) à l'anicônisme¹ radical au VII^e siècle, puis au monothéisme vers 540 av. J.-C. lors de la déportation à Babylone. La Tora (Torah, Thora, *nomos* en grec) ou Pentateuque (*Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome*) est rédigée en treize exemplaires par Moïse qui l'a reçue de Dieu. Sa forme actuelle date de 400 av. J.-C. « Le principe rédactionnel qui a présidé à la mise en forme définitive consista à insérer les lois (cultuelles, morales, sociales) dans un cadre narratif, de manière à les

1. Refus total de la représentation divine car l'idolâtrie est un péché mortel.